

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ENVIEUX

VOLTAIRE

Comédie — 1738

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ZOÏLIN	107 répliques
NICODON	77 répliques
LAURE	76 répliques
ARISTON	56 répliques
HORTENSE	28 répliques
CLITANDRE	22 répliques
CLÉON	18 répliques
UN LAQUAIS	9 répliques
UN EXEMPT	5 répliques
LA FLEUR	2 répliques

Personnages muets & suite : GARDES, PLUSIEURS VALETS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	35
ACTE III	60

ACTE I

SCÈNE I

ZOÏLIN *(une gazette à la main, se promenant dans l'antichambre d'Hortense)*

Que ces gazettes-là sont des choses cruelles !
J'y vois presque toujours d'affligeantes nouvelles.
A de plats écrivains l'on donne pension,
A Valère un emploi, des honneurs à Damon ;
Le petit monsieur Pince est de l'Académie ;
A la riche Chloé Dalinval se marie.
De parvenir comme eux n'aurais-je aucun moyen ?
Ô Fortune bizarre ! ils ont tout, et moi rien.
Aujourd'hui le mérite à cent dégoûts s'expose.
Autrefois, au bon temps, c'était tout autre chose...
Voyons, tâchons d'entrer.

5

10

SCÈNE II

Zoïlin, La Fleur sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN

Bonjour, monsieur La Fleur.
Puis-je vous demander si j'obtiendrai l'honneur
D'entrer à la toilette, et si madame Hortense

Voudra bien agréer mon humble révérence ?

15

LA FLEUR

Non, monsieur Zoïlin.

ZOÏLIN

Je n'entrerais point ?

(Il sort.)

LA FLEUR

Non ;

Madame en ce moment est avec Ariston.

SCÈNE III

ZOÏLIN

Ce monsieur Ariston est heureux, je l'avoue :

20

Partout on le reçoit, on le fête, on le loue.

Le maître de céans, Cléon, est son appui,

Et laisse, en tout honneur, son épouse avec lui.

Je ne suis point jaloux, mais je sens qu'à mon âge

Piquer une antichambre est d'un bas personnage ;

25

Tandis que mon égal, du haut de sa faveur,

Se donne encor les airs d'être mon protecteur.

Cette amitié d'Hortense est pour moi fort suspecte...

Je sais que le public l'estime et la respecte...

Le public est un sot ; j'appelle, sans détour,

30

Une telle amitié le masque de l'amour.

Que le sort d'Ariston m'humilie et m'outrage !

SCÈNE IV

Zoïlin, Un Laquais, porteur d'une lettre.

LE LAQUAIS

Monsieur...

ZOÏLIN

Que me veux-tu ?

LE LAQUAIS

C'est, monsieur, un message.

35

ZOÏLIN

Pour moi ?

LE LAQUAIS

Non pas, c'est pour Ariston, votre ami.
Le duc d'Elbourg l'attend à quelques pas d'ici.
On doit souper ce soir chez madame Tullie,
Qui nous donne le bal avec la comédie.

40

ZOÏLIN

Et moi, je n'en suis point ?

LE LAQUAIS

Non, monsieur. Dites-moi
Où je pourrai trouver votre ami.

(Le laquais sort.)

ZOÏLIN

Par ma foi,
Je n'en sais rien. Cours, cherche.

45

SCÈNE V

ZOÏLIN (*seul*)

Ha ! je perds patience.
Que je souffre en secret ! quels dégoûts ! Plus j'y pense,
Moins je puis concevoir comment certaines gens,
Avec très peu d'esprit, nul savoir, sans talents,
Ont trouvé le secret d'éblouir le vulgaire,
De captiver des grands la faveur passagère,
De faire adroitement leur réputation.
Chacun veut réussir, veut percer, cherche un nom.
Le plus petit gredin, dans l'estime du monde,
Croit s'ériger un trône où son orgueil se fonde ;
Et ce trône si vain, ce règne des esprits,
Ce crédit, ces honneurs, de quoi sont-ils le prix ?
Je vois qu'on y parvient par cent brigues secrètes,
Par de mauvais dîners que l'on donne aux poètes
Qui font bruit au Pont-Neuf, aux cafés, aux tripots.
Réussir quelquefois est le grand art des sots.
Pour moi, depuis trente ans j'intrigue, je compose,
J'écris tous les huit jours quelque pamphlet en prose.
Quels tours n'ai-je pas faits ? que n'ai-je point tenté ?
Cependant je croupis dans mon obscurité.

50

55

60

65

SCÈNE VI

Zoïlin, Laure, sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN

Eh bien, pourrai-je entrer ?

LAURE

Non, monsieur, pas encore.

ZOÏLIN

Du moins, en attendant, parlez-moi, belle Laure.
Faut-il que le destin, qui comble de ses dons
Tant d'illustres faquins, tant de fières laidrons,
Puisse au méchant métier d'une fille suivante
Réduire une beauté si fine et si piquante !

70

LAURE

Servir auprès d'Hortense est un sort assez doux.

ZOÏLIN

Allez, vous vous moquez ; il n'est pas fait pour vous.

LAURE

Vous le croyez, monsieur ?

75

ZOÏLIN

De vous avec Hortense,
Savez-vous, entre nous, quelle est la différence ?

LAURE

Eh mais, oui.

ZOÏLIN

L'avantage est de votre côté.
Vous avez tout, jeunesse, esprit, grâces, beauté.
Elle n'a, croyez-moi, que son rang, sa richesse.
Le hasard qui fait tout la fit votre maîtresse.
Moins aveugle, il eût pu la rabaisser très bien
À l'état de suivante, et vous placer au sien.

80

LAURE

Je n'avais jamais eu cette bonne pensée.
Je la trouve, en effet, très juste et très sensée.
Vous m'éclairez beaucoup, vous me faites sentir
Que j'étais dès longtemps très lasse de servir.

85

ZOÏLIN

Qui, vous, servir Hortense ? et pourquoi, je vous prie ?
Ce monde-ci, ma fille, est une loterie ;
Chacun y met : on tire, et tous les billets blancs
Sont, je ne sais pourquoi, pour les honnêtes gens.
Voyez monsieur Cléon, ce fier mari d'Hortense,
Qui nous écrase ici du poids de sa puissance ;
Dont l'insolent accueil est un rire outrageant ;
Qui m'avilit encor, même en me protégeant ;
Qui croit que la raison n'est rien que son caprice ;
Qui nomme impudemment sa dureté, justice :
Cet homme si puissant, entre nous, quel est-il ?
Un ignare, un pauvre homme, un esprit peu subtil.
Cependant vous voyez, il est chéri du maître ;

90

95

100

Chacun est son esclave, ou cherche à le paraître ;
Et moi, dans sa maison, je rampe comme un ver.

LAURE

Pour moi, je n'ai jamais pu supporter son air.

ZOÏLIN

Son front toujours se ride.

105

LAURE

Il est dur, difficile,
Parlant peu.

ZOÏLIN

Pensant moins.

LAURE

Sombre.

ZOÏLIN

Pétri de bile.

110

LAURE

Si sérieux !

ZOÏLIN

Si noir !

LAURE

De madame jaloux,
Maître assez peu commode, et très fâcheux époux.
Je le planterai là.

115

ZOÏLIN

Vous ferez à merveille.
Il faut vous établir, et je vous le conseille.
Cléon depuis longtemps me promet un emploi ;
Mais dès que je l'aurai, je vous jure ma foi
Que monseigneur Cléon reverra peu ma face.
J'ai fait assez ma cour, je veux qu'on me la fasse.
Aidez-moi seulement, je vous promets dans peu
De vous faire épouser Nicodon, mon neveu.

120

LAURE

C'est trop d'honneur.

ZOÏLIN

L'amour sous votre loi l'engage.

125

LAURE

Bon, bon ! c'est un jeune homme à son apprentissage,
Qui ne sait ce qu'il veut, et qui n'est point formé.
Il est si neuf, si gauche ! il n'a jamais aimé.

ZOÏLIN

Il en aimera mieux. Oui, mon enfant, j'espère
Entre vous deux bientôt terminer cette affaire ;
Mais à condition que vous m'avertirez

130

De ce qu'on fait ici, de ce que vous verrez ;
De ce qu'on dit de moi chez monsieur, chez madame :
Je veux savoir par vous tout ce qu'ils ont dans l'âme.
Rapportez mot pour mot les propos d'Ariston,
Et les moindres secrets de toute la maison.
Pour voire bien, ma fille, il faut de tout m'instruire ;
Ne parlez qu'à moi seul et laissez-vous conduire.

135

(On entend la sonnette de l'appartement.)

(À Nicodon qui entre.)

(On entend encore la sonnette, Laure s'enfuit précipitamment.)

LAURE

Très volontiers, monsieur ; et tout présentement
Je veux... Madame sonne,... et voici mon amant.
Bonjour, mon beau garçon ; votre oncle est adorable.
Ah, quel oncle ! il médite un projet admirable !
Il veut... croyez, suivez, faites ce qu'il voudra :
Plaisir, fortune, honneur, tout de vous dépendra.

140

ZOÏLIN *(à part)*

Il est bon de gagner cette franche étourdie.

145

SCÈNE VII

Zoïlin, Nicodon.

ZOÏLIN

Toi, que viens-tu chercher ?

NICODON

Mon oncle, je vous prie,
L'auriez-vous déjà vu ?

ZOÏLIN

Qui ?

NICODON

Notre cher patron,
Mon protecteur, le vôtre ?

150

ZOÏLIN

Eh, qui donc ?

NICODON

Ariston.

ZOÏLIN

Pourquoi ? que lui veux-tu ?

NICODON

Ce que je veux ? lui plaire...
Je voudrais pour beaucoup prendre son caractère ;
L'étudier du moins, lui ressembler un peu.

155

ZOÏLIN

Dites-moi, s'il vous plaît, mon nigaud de neveu,
Bel-esprit de collègue, imbécile cervelle,

Pourquoi voulez-vous prendre Ariston pour modèle ?
Pourquoi pas moi ?

160

NICODON

Pardon, mais, c'est, mon oncle, c'est...
Qu'Ariston chaque jour se voit fêté, qu'il plaît,
Qu'il réussit partout ; c'est que, sans peine aucune,
Le chemin du plaisir le mène à la fortune ;
Que chacun le recherche, et profite avec lui ;
Tandis que toujours seul vous périssez d'ennui.
Je sens que je pourrais, pour peu qu'on me seconde,
Devenir à mon tour un homme du beau monde(8).

165

ZOÏLIN *(à part)*

Pauvre garçon !

170

NICODON

Comment en trouver le moyen ?

(À Nicodon.)

ZOÏLIN *(à part)*

Le plaisant animal ! il a, je le vois bien,
Juste l'esprit qu'il faut pour faire des sottises.
Par sa simplicité poussons nos entreprises.
Mon ami, du beau monde avant peu tu seras ;
Suis mes conseils en tout, et tu réussiras.

175

NICODON

Vous n'avez qu'à parler.

ZOÏLIN

Il faut, sur toute chose,
Lorsqu'au grand jour du monde un jeune homme s'expose,
Il faut, pour débiter, aimer quelque beauté
Un peu sur le retour, riche, et de qualité ;
Hortense, par exemple.

180

NICODON

Ah ! c'est me faire injure
De penser...

ZOÏLIN

Non, ma foi ! c'est la vérité pure.
Je sais cent jeunes gens plus sots, plus mal tournés,
De leur bonne fortune eux-mêmes étonnés.
Tout le secret consiste...

185

NICODON

Ah ! c'est madame Hortense.

ZOÏLIN

Oui, son cher Ariston avec elle s'avance.

190

NICODON

Qu'ils me plaisent tous deux !

SCÈNE VIII

Hortense, Ariston, Zoïlin, Nicodon.

HORTENSE *(à Zoïlin et à Nicodon)*

Avec plaisir vraiment
Je vous rencontre ici tous deux en ce moment.
Apprenez de ma bouche une heureuse nouvelle,
Qui doit vous réjouir.

195

NICODON *(faisant une grande révérence)*

Madame, quelle est-elle ?

HORTENSE *(à Zoïlin)*

Vous connaissez, monsieur, ce beau poste vacant,
Et que tant de rivaux briguaient avidement ?

ZOÏLIN

Oui, madame, et j'ai cru...

HORTENSE

La brigade était bien forte :
Enfin c'est Ariston, votre ami, qui l'emporte.

200

NICODON *(bas à Zoïlin)*

Vous pâlissez, mon oncle !

(Bas, à part.)

(Haut.)

ZOÏLIN (*à Ariston, avec contrainte*)

Ah ! recevez, monsieur,
Mes compliments...
J'enrage. Et c'est du fond du coeur.

205

ARISTON

Je veux bien l'avouer ; la part si peu commune
Que chacun daigne prendre à ma bonne fortune
Est un très grand honneur, un bien plus cher pour moi,
Un plaisir plus touchant que cet illustre emploi ;
Et ce qui plus encor flatte en secret mon âme,
C'est qu'un tel choix n'est dû qu'aux bontés de madame.
Mais elle sait aussi que la seule amitié
Peut remplir tout mon coeur, à ses bienfaits lié.
Touché, reconnaissant de lui devoir ma place,
J'ose lui demander encore une autre grâce.

210

215

ZOÏLIN (*avec étonnement*)

Oh, oh !

ARISTON

C'est de souffrir qu'on puisse y renoncer
En faveur d'un ami qu'on voudrait y placer.

ZOÏLIN (*d'un air satisfait*)

Bon, cela.

ARISTON

C'est pourquoi je parlais à madame.
Un tel bienfait, sans doute, est digne de son âme ;

220

Car enfin cet emploi, l'objet de tant de vœux,
Si je le peux céder, rend deux hommes heureux.

ZOÏLIN

Deux heureux à la fois ! votre âme est généreuse :
Cette noble action sera très glorieuse. 225
J'ai bien pensé d'abord que ce poste, entre nous,
Quelque beau qu'il puisse être, est au-dessous de vous.

HORTENSE *(à Ariston)*

Non, gardez cette place : elle en sera plus belle.
Et pourquoi la quitter ? c'est le prix du vrai zèle,
C'est le prix des talents ; et les cœurs vertueux 230
(Car il en est encor) joignaient pour vous leurs vœux.
Ce choix les satisfait, il remplit leur idée.
Songez qu'au vrai mérite une place accordée
Est un bienfait du roi, pour tous les gens de bien.
Je vous ai toujours vu penser en citoyen, 235
Et vous savez assez qu'à son devoir docile,
Il faut rester au poste où l'on peut être utile.

ARISTON

J'en demeure d'accord ; mais ce n'est pas à moi
De penser que moi seul puisse être utile au roi.
Je sais qu'un honnête homme est né pour la patrie ; 240
Mais, sans vouloir m'armer de fausse modestie,
Je connais bien des gens dont l'esprit, dont l'humeur
De ce fardeau brillant soutiendraient mieux l'honneur.
Enfin, je l'avouerai, ces places désirées
Ne seraient à mes yeux que des chaînes dorées. 245
Mon esprit est trop libre, il craint trop ces liens :
On ne vit plus alors pour soi ni pour les siens.

L'homme (on le voit souvent) se perd dans l'homme en place.

Je vis auprès de vous tout le reste est disgrâce.

La tranquille amitié, voilà ma passion : 250

Je suis heureux sans faste et sans ambition.

Sans que le sort m'élève et sans qu'il me renverse,

Je suis né pour jouir d'un sage et doux commerce,

Pour vous, pour mes amis, pour la société.

Dès longtemps rien ne manque à ma félicité : 255

Votre noble amitié, sur qui mon sort se fonde,

Me tient lieu de fortune et des honneurs du monde.

Que me vaudrait de plus un illustre fardeau ?

Qu'obtiendrai-je de mieux de l'emploi le plus beau ?

Dans les soins qu'il entraîne, et les pas qu'il nous coûte, 260

Que pourrait-on chercher ? c'est le bonheur sans doute ;

Mais ce bonheur enfin, je l'ai sans tout cela.

Qui sait toucher au but ira-t-il par delà ?

ZOÏLIN

Vous parlez bien. Cédez à votre noble envie :

Il ne faut pas, monsieur, se gêner dans la vie. 265

Dans vos justes dégoûts sagement affermi,

Faites de cet emploi le bonheur d'un ami.

Vous saurez le choisir prudent, discret, capable.

ARISTON

Oui.

ZOÏLIN

Plein d'esprit. 270

ARISTON

Assez.

ZOÏLIN

Qui soit d'âge sortable.

ARISTON

D'un âge mûr.

ZOÏLIN

Qui sache écrire noblement.

ARISTON

Oui, très bien.

275

(À Ariston.)

ZOÏLIN *(bas à part)*

Ma fortune est faite en ce moment.

Ainsi donc votre choix, monsieur, est...

ARISTON

Pour Clitandre.

ZOÏLIN *(stupéfait, les derniers mots à part)*

Clitandre !... Ouf, ouf !

HORTENSE (*à Ariston, après un moment de silence*)

Eh bien, puisqu'il faut condescendre 280
À ce que vous voulez, je me console : au moins
L'amitié désormais obtiendra tous vos soins.

ZOÏLIN (*à part*)

Oh ! que de cet ami je voudrais la défaire !

HORTENSE

Votre présence ici m'était bien nécessaire :
Je trouve en vous toujours des consolations, 285
Des conseils, du soutien dans les afflictions ;
Un ami vertueux, éclairé, doux, et sage,
Est un présent du ciel, et son plus digne ouvrage.

NICODON (*à Zoïlin*)

Oh ! comme en l'écoutant mon coeur est transporté !
Que de grâce, mon oncle, et que de dignité ! 290
Quel bonheur ce serait que de vivre auprès d'elle !

ZOÏLIN (*bas à Nicodon*)

Ce monsieur Ariston lui tourne la cervelle.

HORTENSE (*à Ariston*)

C'est par exemple encore un trait digne de vous,
D'avoir, par vos conseils, engagé mon époux
À jeter dans le feu l'injurieux libelle 295
Dont hier, en secret, un flatteur infidèle
Avait voulu, sous main, rallumer son courroux
Contre le vieux Ergaste, en procès avec nous.

ARISTON

Eh ! madame, en cela quelle était donc ma gloire ?
J'ai trop facilement gagné cette victoire :
L'ouvrage était si plat, si dur, si mal écrit !
Sans doute il fut forgé par quelque bel-esprit,
Quelque bas écrivain dont la main mercenaire
Va vendre au plus vil prix son encre et sa colère(9).

300

ZOÏLIN (*bas à part*)

Ah ! morbleu ! c'était moi... Connaîtrait-il l'auteur ?
Fuyons ! je suis rempli de honte et de fureur.

305

ARISTON (*à Zoïlin*)

Vous ne connaissez pas ce misérable ouvrage ?

ZOÏLIN

Moi ?

ARISTON

Je souhaiterais qu'on pût guérir la rage
De ces lâches esprits tout remplis de venin.

310

ZOÏLIN

Oui.

ARISTON

Qui, toujours cachés, bravent le genre humain ;
De ces oiseaux de nuit que la lumière irrite,
De ces monstres formés pour noircir le mérite.

Que je les hais, monsieur !

315

HORTENSE (*à Ariston*)

Vous avez bien raison.

ZOÏLIN (*à Nicodon*)

Sortons.

NICODON

Eh non, mon oncle.

(*À Hortense.*)

(*Hortense sort avec Ariston.*)

ARISTON (*à Nicodon*)

Écoutez, Nicodon ;

Gardez-vous pour jamais de ces traîtres cyniques.

320

Vous hantez les cafés où ces pestes publiques

Vont, dit-on, quelquefois faire les beaux-esprits,

Ramasser les poisons qu'on voit dans leurs écrits.

Vous êtes jeune, et simple, et sans expérience ;

Le monde jusqu'ici n'est pas votre science ;

325

Vous pouvez avec eux aisément vous gâter :

Madame vous protège, il le faut mériter.

Étudiez beaucoup, acquérez des lumières

Pour entrer au barreau, pour régir les affaires ;

Rendez-vous digne enfin de quelque honnête emploi.

330

Surtout ne prenez point votre exemple sur moi.

Madame, pardonnez cette leçon diffuse ;

Mais vous le protégez, et c'est là mon excuse.

Permettez qu'avec vous j'aie trouver Cléon,
Pour résigner l'emploi dont vous m'avez fait don.

335

SCÈNE IX

Zoïlin, Nicodon.

ZOÏLIN *(à part)*

Je hais mon sort... Je hais cet homme davantage ;
Sans même le savoir, à toute heure il m'outrage.
Oui, je l'abaisserai.

NICODON

Mon oncle, en vérité,
Madame Hortense et lui m'ont tous deux enchanté.

340

ZOÏLIN

Dis-moi, ne sens-tu pas un peu de jalousie
Contre cet Ariston ? Là... quelque noble envie ?

NICODON

Vous voulez vous moquer ; il me sied bien à moi
D'oser être jaloux ! Et puis d'ailleurs sur quoi ?

ZOÏLIN

Comment sur quoi, mon fils ? Tu ne sais pas, te dis-je,
Tout le mal qu'il te fait, et tout ce qui t'afflige.

345

NICODON

Rien ne doit m'affliger, et je suis fort content.

ZOÏLIN

Et moi, je te soutiens qu'il n'en est rien.

NICODON

Comment ?

ZOÏLIN

Ton coeur est ulcéré par un mal incurable ;
Il est jaloux, te dis-je, et jaloux comme un diable.

350

NICODON

Est-il possible ?

ZOÏLIN

Eh oui ; je le vois dans tes yeux :
Car n'es-tu pas déjà de madame amoureux ?

NICODON

Eh, mon Dieu, point du tout. Moi ! je n'ai, de ma vie,
Osé penser, mon oncle, à semblable folie.

355

ZOÏLIN

Tu l'es, mon cher enfant.

NICODON

Je n'en savais donc rien.

ZOÏLIN

Amoureux comme un fou ; je m'y connais fort bien.

NICODON

Oh, oh ! vous le croyez ?

360

ZOÏLIN

La chose est assez claire.

Quoi ! ne serais-tu pas très aise de lui plaire ?

NICODON

Très aise assurément.

ZOÏLIN

Si ton heureux destin

Te faisait parvenir jusqu'à baiser su main,

365

N'est-il pas vrai, mon cher, que tu serais en proie

À de tendres désirs, à des transports de joie ?

NICODON

Oui, j'en conviens, mon oncle.

ZOÏLIN

Et si cette beauté

Daignait pour ta personne avoir quelque bonté !

370

NICODON

Quel conte faites-vous !

ZOÏLIN

Tu serais plein de zèle,
Aussi tendre qu'heureux, aussi vif que fidèle.

NICODON

Ah ! je deviendrais fou de ma félicité.

ZOÏLIN

Eh bien, tu l'aimes donc ? c'est sans difficulté ?

375

NICODON

Eh mais...

ZOÏLIN

T'ayant prouvé ton amour sans réplique,
Tu conçois tout d'un coup, sans trop de rhétorique,
Que de cet Ariston tu dois être jaloux,
Que tu l'es, qu'il le faut.

380

NICODON

Ariston, dites-vous,
En serait amoureux ? Ariston sait lui plaire ?

ZOÏLIN

Sans doute ; ils sont amants : c'est une vieille affaire.

NICODON

Voyez donc ! je croyais qu'ils n'étaient rien qu'amis.

ZOÏLIN

Dans quelle sottise erreur ta jeunesse t'a mis ! 385
Apprends, pauvre écolier, à connaître les hommes.
Il n'est point d'amitié dans le siècle où nous sommes ;
Et pour peu qu'une femme ait quelques agréments,
Ses amis prétendus sont de secrets amants.

NICODON

Eh bien, je pourrais donc à mon tour aussi l'être ? 390

ZOÏLIN

Sans doute, et sur les rangs je te ferai paraître.

NICODON

Moi ?

ZOÏLIN

Toi-même, et pour toi je lui crois quelque amour.

NICODON

Quoi ?

ZOÏLIN

Mais chez Ariston lorsque tu fais ta cour, 395
As-tu dans ses papiers, ouverts par négligence,

Ramassé par hasard quelques lettres d'Hortense ?
C'est un conseil prudent que je t'ai répété ;
Car tu sais qu'elle écrit avec légèreté,
Avec esprit, d'un air si tendre et si facile !
Et tout ce que j'en dis, c'est pour former ton style.

400

NICODON

Oui, j'ai, mon très cher oncle, à cette intention
Pris, pour vous obéir, ces deux lettres.

(Il lit.)

ZOÏLIN

Bon, bon.
Donne ; lisons un peu. Voyons si l'on y trouve
Quelques mots un peu vifs, et ce que cela prouve ;
Ce qu'on peut en tirer.
« L'amour... » Ah ! L'y voilà !
« L'amour... »

405

NICODON

Oui, mais lisez ; le mot d'amour est là
Dans un tout autre sens que vous semblez le croire.
Tournez, voyez plutôt : c'est l'amour de la gloire,
L'amour de la vertu.

410

ZOÏLIN (tirant un cahier de sa poche)

Va, va, jeune innocent,
Tais-toi. Pour ton bonheur, obéis seulement.
Porte chez Ariston ce paquet d'importance,
Et parmi ses papiers le glisse avec prudence.

415

Ta fortune en dépend.

NICODON

Mais, mon oncle, l'honneur...

ZOÏLIN

Eh oui, l'honneur ! mon Dieu ! j'ai l'honneur fort à coeur.
Faisons d'abord fortune, et puis je te proteste
Qu'à la suite du bien l'honneur viendra de reste.

420

NICODON

Mais enfin vous savez jusqu'où va sa bonté ;
Il nous protège.

ZOÏLIN

Bon, par pure vanité.
Il est jaloux de toi dans le fond de son âme.

425

NICODON

Vous croyez ?

ZOÏLIN

Il voit bien que tu plais à madame.

NICODON

Je ne me croyais pas, ma foi, si dangereux.

(Il sort.)

ZOÏLIN

Tu l'es. Adieu, te dis-je, et fais ce que je veux.

430

SCÈNE X

Nicodon, Laure.

LAURE

Oh çà, mon cher enfant, à quand le mariage ?

NICODON

Avec qui ?

LAURE

Comment donc, votre coeur tendre et sage
N'est pas tout résolu de me donner sa foi,
Avec un bon contrat qui vous soumette à moi ?

435

NICODON

Et sur quoi fondez-vous cette plaisante idée ?

LAURE

Sur l'aveu dont cent fois vous m'avez excédée,
Sur l'amour, sur l'honneur qui vous tient engagé !

NICODON

Oh ! Tout cela, ma mie, est, ma foi, bien changé

LAURE

Bien changé ! comment donc ?

440

NICODON

Oui, c'est tout autre chose.

Lorsqu'au jour du grand monde un jeune homme s'expose,

Il faut, pour débiter, aimer quelque beauté

Un peu sur le retour, riche, et de qualité.

LAURE

Seriez-vous à l'instant devenu fou !

445

NICODON

La belle,

Quelquefois, par hasard, perdez-vous la cervelle ?

LAURE

Apprenti petit-maître, oubliez-vous souvent

Vos serments, votre honneur, et votre engagement ?

NICODON

Allez, allez, j'ai bien une autre idée en tête.

450

(À son geste, Nicodon effrayé s'enfuit.)

LAURE

Vous ne m'aimez donc plus ? Je ne sais qui m'arrête

Que deux larges soufflets, avec cinq doigts marqués,

Ne soient sur ton beau teint d'un bras ferme appliqués

Allons, je vais trouver son chien d'oncle, et lui dire
Ce qu'un dépit très juste en pareil cas inspire.

455

ACTE II

SCÈNE I

Laure, Zoïlin.

LAURE

Votre neveu, monsieur, en un mot, est un fat.

ZOÏLIN

Je le crois.

LAURE

Un méchant.

ZOÏLIN

Pourquoi non ?

LAURE

Un ingrat,
Un effronté. Comment ! sans honte il m'ose dire
Qu'à mon coeur, à ma main, il est faux qu'il aspire,
Qu'à tâter de l'hymen il n'avait point songé !
À peine encore amant, me donner mon congé !

460

Pourquoi m'amusiez-vous par ces vaines sornettes ?
Écoutez c'est un traître, ou bien c'est vous qui l'êtes ;
Le fait est net et clair. Prenez votre parti ;
Ou votre neveu ment, ou vous avez menti.

465

ZOÏLIN

Ce n'est ni l'un ni l'autre. Écoutez-moi, la belle :
Je ne garantis pas qu'il vous soit bien fidèle,
Mais je vous garantis que vous seriez à lui,
Que je vous marierais, et peut-être aujourd'hui,
Si...

470

LAURE

Si... quoi ? qui l'empêche ?

ZOÏLIN

Ariston, qui s'oppose
A tout ce que l'on veut, et qui de vous dispose.
Ariston ne veut pas qu'on vous épouse.

475

LAURE

Ô ciel !
Ne vouloir pas qu'on m'aime !

ZOÏLIN

Oui, le trait est cruel.

480

LAURE

Ne pas permettre que...

ZOÏLIN (*d'un ton railleur*)

Non, il ne peut permettre
Que dans vos bras charmants mon neveu s'aïlle mettre.

LAURE

Le traître ! Et que dit-il, monsieur, pour sa raison ?

ZOÏLIN

Des raisons ! Bon, ma fille, il me parle d'un ton...
Il dit de vous hier... il faisait une histoire...
Un conte à faire rire, et que je ne peux croire.

485

LAURE

Voyons, que disait-il ?

ZOÏLIN

Eh mais, vous jugez bien
Ce que disent les gens quand ils ne savent rien.

490

LAURE

Encore ?...

ZOÏLIN

Il nous faisait des contes.

LAURE

Je défie
Tous vos plaisants conteurs avec leur calomnie.

Ne vous parlait-il point de ce jeune commis
Qui fut, à mon insu, dans mon armoire admis,
Qu'on rencontra deux fois dans cette allée obscure ?
J'ai fait tirer au clair cette belle aventure ;
J'en suis très nette.

495

ZOÏLIN

Et puis, il nous disait vraiment
Bien autre chose encor.

500

LAURE

Je sais ; apparemment
Il voulait vous parler d'un étourdi de page...
Il est vraiment aimable, et fort grand pour son âge ;
Mais nous ne croyons rien... Ah ! n'est-ce pas aussi
Ce petit écuyer, cet amoureux transi... ?
Attendez, m'y voilà : c'est le neveu d'Hortense.
Ah ! je puis hautement braver la médisance.

505

ZOÏLIN

Çà, vous voyez mon coeur et ma naïveté ;
Tout ce qu'on dit de vous, je vous l'ai rapporté.
Votre tour est venu : c'est à vous de m'apprendre
Tout ce que sur mon compte on vous a fait entendre.
Parlez, que pense-t-on de moi dans la maison ?
Expliquez-vous nûment, sans détour, sans façon.

510

LAURE

Volontiers : aujourd'hui, trois ou quatre personnes
Vous drapaient joliment ; qu'ils en disaient de bonnes !

515

ZOÏLIN

Comment ? Sachons un peu...

LAURE

D'abord certain Damis
Assurait que jamais vous n'aviez eu d'amis.
Hélas ! s'il disait vrai que vous seriez à plaindre !
Il ajoutait encor qu'il faut toujours vous craindre.

520

ZOÏLIN

C'est peu de chose.

LAURE

Eh oui ; mais monsieur Lisimon
Vous tranchait hardiment certain mot de fripon.

ZOÏLIN

Bagatelle. Est-ce tout ?

525

LAURE

Non. Un certain Henrique
Disait que vous n'étiez qu'un pédant satirique,
Un menteur sans vergogne, un fourbe, un plat auteur,
Jaloux de tout succès jusques à la fureur ;
Haï des gens de bien, des beaux-esprits, des belles
Il barbouillait par an trente mauvais libelles,
Si grossiers, disait-il, si sots...

530

ZOÏLIN

Ce dernier trait
Me blesse, je l'avoue, et j'en suis stupéfait.
Que sur mes goûts, mes mœurs, mon cœur et ma personne, 535
On glose librement, tout cela se pardonne ;
Mais dénigrer mon style, attaquer mon esprit !
Oh ! Parbleu, c'en est trop ; j'en crève de dépit.

LAURE

Attendez : Libermont, qui très peu vous honore,
En ricanant beaucoup, nous ajoutait encore 540
Qu'en un certain enclos...

ZOÏLIN (*l'interrompant brusquement*)

Il suffit, mon enfant ;
C'est assez m'éclairer ; je suis plus que content.
Mais à tous ces discours que répondait Hortense ?

LAURE

Hortense ? Elle lisait, en gardant le silence. 545
Elle hait ces propos.

ZOÏLIN

Et monsieur Ariston ?

LAURE

Il n'a pas seulement prononcé votre nom.
Mais peut-être il vous hait, et de plus vous méprise.

ZOÏLIN

Me mépriser ! pourquoi ?

550

LAURE

Ne faut-il pas qu'il dise
Beaucoup de mal de vous, puisqu'il en dit de moi ?
S'opposer à ma noce ? ah ! si je le revoi,
Je vous le traiterai de la bonne manière.

ZOÏLIN

Modérez-vous.

555

LAURE

Non, non ! je saurai la première
Ici le démasquer ; et je veux aujourd'hui
Lui prouver tous ses torts, et me venger de lui.

SCÈNE II

Hortense, Laure, Zoïlin.

HORTENSE

Mon Dieu ! que tout ceci me surprend et m'afflige !
Que l'on cherche Ariston ; courez partout, vous dis-je.

560

LAURE

Madame...

HORTENSE

Absolument je veux l'entretenir.

LAURE

Non, madame, jamais il n'osera venir.

HORTENSE

Ah ! que me dis-tu là ? Tu le croirais coupable !

LAURE

Sans doute, je le crois : de tout il est capable.

565

HORTENSE

Il n'est point imprudent, il connaît son devoir.

LAURE

Il a tous les défauts que l'on saurait avoir.
Je lui dirai son fait vertement, je vous jure.

HORTENSE

Ariston m'exposer à pareille aventure !
Lui, mon intime ami ! non, je n'y conçois rien :
Il est trop raisonnable, et trop homme de bien.

570

LAURE

Il ne l'est point du tout.

HORTENSE (*à Zoïlin*)

Mais vous pourriez m'instruire
Mieux qu'un autre, monsieur, de ce que j'entends dire.

ZOÏLIN

Moi ?

575

HORTENSE

Vous. Votre neveu perd-il le sens commun ?
Que prétend donc de moi ce petit importun,
En me suivant partout, en me faisant cortège,
Cent fois m'affadissant de phrases de collègue ?
Il me soutient à moi qu'il a vu, lu, tenu,
Un billet de ma main qu'Ariston a reçu.
Enfin, si je l'en crois, mes lettres sont publiques.
Et je serai bientôt l'entretien des critiques.

580

ZOÏLIN

Si ce n'est que cela, calmez votre douleur ;
Ce petit accident vous fera grand honneur.
De vos moindres billets la grâce naturelle
Du style épistolaire est un charmant modèle.
Les femmes, j'en conviens, entendent mieux que nous
Cet art si délicat, si naïf et si doux.
Leur coeur avec esprit sait peindre leurs pensées,
Des mains de la nature ingénument tracées ;
Les hommes ont toujours trop d'art dans leurs écrits,
J'aime mieux Sévigné que trente beaux-esprits.

585

590

(*Elle sort.*)

HORTENSE

De ce flatteur encens je ne suis point la dupe.
 Quelques lettres sans fard, où mon esprit s'occupe, 595
 Sont pour Ariston seul, et non pour d'autres yeux.
 Je hais un vain éclat, je crains les curieux.
 Oui, de quelque haut rang que l'on soit décorée,
 La plus heureuse femme est la plus ignorée.
 Je sais bien que ma main jamais n'a pu tracer 600
 Un billet dont personne eût lieu de s'offenser,
 Et que jamais mon coeur ne conçut de pensée
 Dont ma gloire un instant dût se sentir blessée ;
 Mais je sais trop aussi que le public malin
 Sur les femmes se plaît à jeter son venin. 605
 Quoi qu'il en soit, monsieur, d'une telle imprudence,
 J'en vois avec douleur toute la conséquence ;
 Et surtout je ressens un très juste courroux
 De voir qu'un jeune fat, aux yeux de mon époux,
 Sans égard au bon sens, s'en vienne à ma toilette 610
 De ce bruit dangereux débiter la gazette.
 Auprès de nous admis par les soins d'Ariston,
 Vous démêlez assez l'air de notre maison ;
 Vous connaissez Cléon, et sa délicatesse ;
 Votre air mystérieux le surprend et le blesse. 615
 Il fallait lui parler. Je n'en dirai pas plus ;
 Vous aimez Ariston : réglez-vous là-dessus.
 Quelquefois un seul mot, dit par un homme sage,
 Porte avec soi la paix, et détourne l'orage.
 L'oncle réparera la faute du neveu : 620
 Il le peut, il le doit, j'ose y compter ; adieu.

LAURE (à Zoïlin)

En grondant le neveu, songez bien, je vous prie,

Que sans perdre de temps il faut qu'il se marie.

(Il sort.)

ZOÏLIN *(à part)*

Je suis embarrassé, je serai découvert ;
Ariston saura tout ; s'il paraît, il me perd...
Quel que soit le danger, il faut que je m'en tire.

625

SCÈNE III

Laure, Nicodon.

LAURE

Ah ! voici mon ingrat, il se trouble, il soupire.
Sentirait-il son tort ?

NICODON *(d'un air confus et embarrassé)*

Il est vrai, cette fois
Je fus un grand benêt, et je m'en aperçois.

630

LAURE

Dis que tu l'es, mon cher, et la chose est plus sûre.

NICODON

Hélas ! comme dans moi palissait la nature !
Quel maudit embarras ! quel excès de tourment !
Et qu'il m'en a coûté pour être impertinent !

LAURE

Très peu... Mais qu'as-tu donc qui gêne ainsi ton âme ?

635

NICODON

J'ai... que je n'aimerai jamais de grande dame.

LAURE

Vraiment, je le crois bien. C'est moi seule en effet
Qu'il te convient d'aimer : c'est moi qui suis ton fait.

NICODON (*à part*)

Hélas ! Elle a raison, car elle est jeune et belle,
Elle est à mon niveau, je suis libre avec elle ;
L'autre force au respect par son air imposant,
Et me fait d'un coup d'oeil rentrer dans mon néant.

640

LAURE

Traître, quelle est cette autre ?

NICODON

Eh ! C'est madame Hortense.

LAURE

Miséricorde ! Quoi ! Vous auriez l'impudence,
En abusant ici des bontés de Cléon,
D'oser aimer sa femme ?

645

NICODON

Aimer madame ! Oh non ;
Je n'ai pu, je l'avoue, assez me méconnaître
Pour en être amoureux ; seulement j'ai cru l'être.

650

LAURE

Innocent ! qui vous a de la sorte entêté ?
D'où vous vient cette erreur ?

NICODON

D'où ? de la vanité.

LAURE

Vraiment, c'est bien à vous d'être vain !

NICODON

Non, non, Laure.
Je me garderai bien d'y retomber encore.
Ah ! si vous m'aviez vu, je me sentais si sot !
Je cherchais à parler sans pouvoir dire un mot ;
J'ouvrais la bouche à peine, et dans ma lourde extase
Je bégayais tout bas, en cherchant une phrase.
Quand sur moi de madame un regard s'échappait,
C'était comme un éclair qui soudain me frappait ;
J'étais plus mort que vif, j'étais cent pieds sous terre ;
On raillait ma figure, on me faisait la guerre ;
Un page et des valets, voyant mon embarras,
Pour rire à mes dépens ne se contraignaient pas ;
Enfin, j'aurais voulu que cent coups d'étrivière
M'eussent chassé de là, pour me tirer d'affaire...

655

660

665

Ce n'est pas tout encore.

LAURE

Oh ! qu'avez-vous donc fait ?

670

NICODON

Ces lettres d'Ariston font un méchant effet.
Je crois que là-dessus il est quelque mystère.
Madame en a pleuré, monsieur est en colère ;
Il gronde entre ses dents, dit qu'il se vengera,
Que bientôt...

675

LAURE

Et c'est vous qui causez tout cela ?

NICODON

Oui, très innocemment. Mon oncle me console,
Dit que c'est pour un bien il m'a donné parole
Qu'en abandonnant tout à sa discrétion,
Il obtiendrait bientôt le poste d'Ariston,
Et que du même instant ma fortune était faite.

680

LAURE

Et la mienne avec vous ?

NICODON

Vraiment je le souhaite.

LAURE

Il est juste, après tout, qu'Ariston soit puni
Du mal que ses conseils nous auraient fait ici.

685

NICODON

Quel mal ?

LAURE

Mon cher enfant, il faut que je vous donne
Un conseil plus sensé : ne croyez plus personne,
Défiez-vous de tout, ne vous mêlez de rien,
Aimez-moi tendrement, et le reste ira bien.

690

NICODON

Ah ! ce n'est plus qu'à vous que je prétendrai plaire.

LAURE

Ce sera pour tous deux une très bonne affaire.
Pour vous conduire en tout avec discernement,
N'être point dans le monde un servile instrument
Avec quoi les fripons travailleraient pour nuire ;
Je veux prendre sur moi le soin de vous instruire :
Je vous dirai d'abord...

695

NICODON

Oui, vos sages avis,
Chaque jour avec zèle écoutés et suivis,
M'auront bientôt changé, grâce à votre science.
Déjà même à présent j'en fais l'expérience :
Mon esprit se dégage, et sans doute mon coeur

700

Profite encore mieux sous un tel précepteur.

LAURE

Oui, c'est bien profiter que me fermer la bouche,
Lorsque pour votre bien...

705

NICODON

Tant de bonté me touche ;
L'attrait de vos leçons...

LAURE

Trêve de compliments ;
Au lieu de leur parler, laissez parler les gens.

NICODON

Soit.

710

LAURE

Ne présumez pas qu'en sortant du collège,
On ait de parler seul acquis le privilège,
Ni que ce soit toujours au beau pays latin
Qu'on puise un grand savoir, qu'on a l'esprit très fin :
On peut l'avoir très faux : c'est à son verbiage
Qu'on reconnaît d'abord un fâcheux personnage,
Qui se fait sottement mépriser ou haïr
De ceux dont les bontés ont daigné l'accueillir.
Faut-il vous répéter un conseil salutaire ?
Observez, écoutez, sachez longtemps vous taire.

715

720

NICODON

C'est en vous écoutant que je veux être instruit.

LAURE

Il y paraît !

NICODON

Dans peu vous en verrez le fruit.

LAURE

Vous le dites du moins, j'en accepte l'augure ;
Mais l'art ne peut toujours corriger la nature. 725
Votre oncle, par exemple, est vieux, et cependant
Est-il moins qu'autrefois orgueilleux et pédant ?
Jamais de ses défauts rien n'a pu le défaire.
S'il sait en imposer, et surtout au vulgaire,
C'est pure hypocrisie ; il faut, pour être heureux, 730
Se former sur des gens plus vrais, plus vertueux.
Si mon futur époux s'en rapporte à mon zèle,
Je peux lui proposer un excellent modèle,
L'opposé de votre oncle.

NICODON

Et c'est... ? 735

LAURE

C'est Ariston.
Ah ! Si vous acquériez ses manières, son ton,
Dès lors jamais d'ennui, de froideur en ménage,
Et l'on vous aimerait chaque jour davantage.

En dépit du beau tour qu'il croyait nous jouer,
Cet homme, malgré lui, me force à le louer.

740

NICODON

Il est vrai, près de lui... Mais j'aperçois Hortense.

LAURE

Adieu, je cours la joindre.

(Il sort précipitamment.)

NICODON *(à part)*

Évitons sa présence.

SCÈNE IV

Hortense, Laure.

HORTENSE *(sortant de son appartement)*

Laure, il n'est plus pour moi de paix ni de bonheur,
Je ne peux soutenir l'excès de ma douleur.
Partons, fuyons ces lieux.

745

LAURE

Eh ! qui peut donc, madame,
Troubler en ce moment le calme de votre âme ?
Rien ne semblait encor l'altérer ce matin.

750

HORTENSE

Oui, chacun prenait part à notre heureux destin.
Ariston parmi nous répandait l'allégresse ;
De l'époux qui m'est cher l'amitié, la tendresse,
Partageaient nos beaux jours et remplissaient mon coeur ;
Sous nos yeux éclataient la joie et le bonheur. 755
Entourés des vertus, du travail, de l'aisance,
Et des accents si doux de la reconnaissance,
Au comble de nos vœux, quel démon en fureur
Jette ici tout à coup le désordre et l'horreur ?

LAURE

Des envieux peut-être, à l'ombre du mystère... 760

HORTENSE

Écoute : tu connais ce noble monastère
Où, délaissant le monde et ses plaisirs trompeurs,
D'un calme inaltérable on goûte les douceurs,
Loin de la calomnie et de la médisance ;
Eh bien ! j'ai résolu, connaissant ta constance, 765
D'aller en cet asile, avec toi seulement,
Cacher à tous les yeux ma honte et mon tourment.
Je n'ai point d'autre espoir : échappée au naufrage,
Dans ce port tutélaire, à l'abri de l'orage,
Sans regrets, sans remords, j'irai vivre et mourir. 770

LAURE

Mais, madame, avant tout ne peut-on découvrir
Quels sont les ennemis dont la soudaine rage
Avec tant d'injustice aujourd'hui nous outrage ?

HORTENSE

Du jour les malfaiteurs redoutent la clarté,
Et c'est dans le silence et dans l'obscurité 775
Qu'ils forgent sans danger leurs armes criminelles,
Inventent des noirceurs, composent des libelles.
Semés adroitement ; ces écrits imposteurs
Égarent le public au gré de leurs auteurs,
Et trop souvent, hélas ! timide et sans défense, 780
Sous d'invincibles traits succombe l'innocence.

LAURE

Quelque vil scélérat, excité contre vous,
Avec un art perfide abusant votre époux,
Aurait-il réveillé sa triste jalousie ?

HORTENSE

Hélas ! ce seul défaut empoisonne sa vie. 785
Mais ce défaut enfin, grâce à mes heureux soins,
S'il n'était pas détruit, s'était caché du moins.
Du sincère Ariston l'esprit doux, sympathique,
Cimentait chaque jour notre paix domestique.
Cette paix est rompue, et le sort ennemi 790
Vient m'ôter à la fois mon époux, mon ami,
Mon repos, mon bonheur, et ma gloire peut-être !
C'en est fait, je ne peux, je ne veux plus paraître ;
Je mourrai de douleur.

LAURE

Mais c'est mourir vraiment 795
Que d'aller s'enterrer dans le fond d'un couvent.
Il faudra vous y suivre, et j'en suis fort fâchée.

HORTENSE

Que des hommes, bon Dieu ! l'âme est fausse et cachée !
Aurais-tu pu penser que mon affection,
Que mes calamités me viendraient d'Ariston ?

800

LAURE

Oui, je vous l'avais dit, et vous deviez l'entendre.

HORTENSE

Non, cet événement ne saurait se comprendre.
Honneur, raison, devoir, est-ce donc vainement
Que mon coeur vous aime ? qu'il suivit constamment
Vos lois, celles du monde, et de la bienséance ?
Nos vertus, je le vois, sont en notre puissance ;
Notre félicité ne dépend pas de nous.

805

LAURE

Laissez ; je vais parler à monsieur votre époux.

HORTENSE

Non, non, gardez-vous bien d'irriter sa colère.

LAURE

Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il convient de faire.
Ce maudit Ariston pourrait tout éclaircir ;
Vous le cherchiez.

810

HORTENSE

Qui, moi ? ce serait me noircir.

J'ai promis à Cléon d'éviter sa présence.
La vertu seule nuit, il en faut l'apparence.
Les soupçons d'un époux manquaient à mon tourment !

815

SCÈNE V

Hortense, Clitandre, Laure.

ARISTON (*à Hortense*)

Vous me voyez saisi d'un juste étonnement ;
Chez votre époux, madame, empressé de me rendre,
Je venais vous prier d'y présenter Clitandre.
On m'annonce un refus, on me dit que Cléon
Me défend pour toujours l'accès de sa maison.

820

(Elle sort.)

HORTENSE

Cléon, et vous, et moi, je vous le dis sans feindre,
Plus que vous ne pensez nous sommes tous à plaindre.
Vous devez par raison, surtout par probité,
Rompre avec moi, monsieur, toute société.
Gardez-vous de venir chez Cléon davantage ;
Évitez tout éclat, dans un silence sage.
À ces tristes conseils prompt à vous conformer,
Fuyez-moi, plaignez-moi, mais sachez m'estimer.

825

SCÈNE VI

Ariston, Clitandre, Laure.

CLITANDRE

Je suis confus pour vous d'une telle incartade.
Quelle réception ! quelle étrange boutade !

830

(À Laure, qui sortait, et qu'il arrête.)

(Elle veut sortir.)

ARISTON

Je suis épouvanté, saisi, pétrifié.
Ma belle enfant, parlez, dites-moi, par pitié,
Quel crime j'ai commis, ce que cela veut dire,
Ce que j'ai fait. Un mot... arrêtez !... Quel délire
Semble être répandu sur toute la maison !
De grâce, instruisez-moi.

835

(Elle sort.)

LAURE

Vous êtes un fripon.
Il vous appartient bien de critiquer ma vie,
De vouloir empêcher que l'on ne me marie !
Ah ! je me marierai, je vous braverai tous,
Et je ferai très bien mes affaires sans vous.

840

SCÈNE VII

Ariston, Clitandre.

ARISTON

Elle est folle. On ne peut comprendre ce langage.
Que veut-elle nous dire avec son mariage ?
Quelle sottise étrange, et quel galimatias !
Hortense est en courroux...

845

CLITANDRE

Cela ne s'entend pas.
Serait-ce une gageure, ou bien quelque méprise ?
Car, enfin, de tout temps Cléon vous favorise ;
On sait qu'Hortense et lui dans vous avaient trouvé
Un ami tendre et sûr, et d'un zèle éprouvé.
Quel ennemi secret, quelles sourdes menées
Corrompraient en un jour le fruit de tant d'années ?

850

ARISTON

Je m'examine à fond : j'ai beau tourner, fouiller,
C'est une énigme obscure à ne pas débrouiller.
Je tâcherai pourtant d'en percer les mystères.
Ah ! S'ils étaient tous deux des amis ordinaires,
Je pourrais justement, piqué de leur humeur,
A leur caprice indigne opposer la froideur.
Tranquille, et renfermé dans ma pure innocence,
Je laisserais leurs coeurs à leur propre inconstance.
Mais Hortense et Cléon m'ont cent fois protégé ;
De leurs nouveaux bienfaits je suis encor chargé.
Ils ont toujours des droits à ma reconnaissance ;
Le souvenir du bien l'emporte sur l'offense.

855

860

865

C'est à moi d'adoucir leur injuste courroux :
Oui, je vais de ce pas embrasser leurs genoux.
L'amour-propre se tait : j'écoute la tendresse.
Ami, quand le coeur parle, il n'est pas de bassesse.

ACTE III

SCÈNE I

Ariston, Clitandre.

ARISTON

Ma disgrâce est complète autant qu'elle fut prompte. 870
Tout mon coeur est flétri de douleur et de honte ;
Et je rougis surtout que ma crédulité
Vous ait de cet emploi si faussement flatté.
Je n'avais accepté cette charge honorable
Que pour en revêtir un ami véritable. 875
Hélas ! de mon crédit j'étais trop prévenu.
A cet honneur trop haut malgré moi parvenu,
Soudain on me l'arrache, on m'outrage, et j'ignore
Quel est l'heureux mortel que le prince en honore.
Ami, ce n'est pas moi, c'est vous qu'on a perdu. 880

CLITANDRE

Je reconnais en tout votre aimable vertu ;
Ariston, vous savez qu'à vous seul attachée,
Des honneurs et du bien mon âme est peu touchée.
Rien ne m'afflige ici que votre seul chagrin.

ARISTON

De ce coup imprévu quelle est la cause ? En vain
Je veux la pénétrer ; je m’y perds quand j’y pense.

885

CLITANDRE

Ne vous rebutez point. Voyez Cléon, Hortense.
Songez qu’en s’expliquant on réussit bien mieux.
Croyez qu’un honnête homme a toujours dans les yeux
Un secret ascendant dont le pouvoir impose ;
Un air de vérité sur ses lèvres repose ;
Son coeur est sur sa bouche, et jusque dans son ton
Il a je ne sais quoi que n’a point un fripon.
En un mot, voyez-les ; leurs caprices frivoles
Disparaîtront sans doute à vos seules paroles.

890

895

ARISTON

Pour les revoir tous deux, j’ai tout fait, tout tenté ;
L’humiliation ne m’a point rebuté ;
De deux refus cruels j’ai dévoré l’outrage ;
Cléon s’est détourné quand j’étais au passage ;
Enfin, de deux billets j’ai hasardé l’envoi :
Je pleurais, je l’avoue, en écrivant. Je voi
Que l’on a repoussé ma démarche importune.

900

CLITANDRE

Que disent-ils au moins ? quelle réponse ?

ARISTON

Aucune.

CLITANDRE

Il faut vous l'avouer, cette obstination 905
Jette au fond de mon coeur un étrange soupçon :
J'entrevois contre vous quelque orage sinistre.
Tout à l'heure on disait que contre un grand ministre
Il courait dans la ville un mémoire imposteur,
Écrit très offensant dont on vous fait auteur. 910
J'ai d'abord regardé cette absurde nouvelle
Comme un fruit avorté d'une folle cervelle,
Comme un discours en l'air des oisifs de Paris ;
Mais ce discours commence à frapper mes esprits :
La chose est sérieuse, on ourdit votre perte, 915
Et je vois que la haine acharnée et couverte
De quelque scélérat, avec un art subtil,
D'une trame si noire aura tissu le fil.

ARISTON

Voyons quels ennemis j'aurai donc lieu de craindre.
Je crois qu'on ne m'a vu médire, ni me plaindre, 920
Nuire, ni cabaler, ni des traits d'un bon mot
Blesser dans un souper l'amour-propre d'un sot.
Ma seule ambition était celle de plaire ;
La haine est pour mon coeur une chose étrangère.
Quoi ! je ne hais personne, et l'on peut me haïr ! 925

CLITANDRE

Quoi qu'il en soit, on cherche à vous faire périr :
Moins vous le méritez, plus on veut vous détruire.
Ariston, faut-il donc être ennemi pour nuire ?
Ah ! c'est assez d'être homme. Un obscur envieux,
Dont l'éclat qui vous suit importune les yeux, 930
Sans qu'avec vous jamais il ait eu de querelle,

Sans intérêt présent, sans haine personnelle,
Osera bien souvent ce qu'un homme insulté
À peine en sa colère aurait exécuté.
Toujours la jalousie aux crimes aiguillonne ;
L'ennemi le plus fier avec le temps pardonne,
Mais le lâche envieux ne pardonne jamais.

935

ARISTON

Non, non ; sur moi l'envie aurait perdu ses traits.
Jaloux de moi ? comment ? de quoi pourrait-on l'être ?

CLITANDRE

De ce goût que pour vous Hortense a fait paraître,
De votre emploi nouveau, de cent traits généreux,
De ce qu'on vous estime, et qu'on vous croit heureux.

940

ARISTON

Ah ! vous mettez le comble à ma douleur profonde !
La vie est un fardeau ; je vois que dans le monde
On est comme en un camp par des Turcs assiégé,
Toujours guetté, surpris, au point d'être égorgé ;
Qu'il faut prévoir sans cesse une embûche nouvelle,
Être armé jusqu'aux dents, et vivre en sentinelle.
Ô malheureux humains ! Un antre et des déserts
Seraient cent fois plus doux que ce monde pervers !

945

950

SCÈNE I

. *Ariston, Clitandre, Un Laquais.*

LE LAQUAIS

Venez, monsieur, venez ; cachez-vous au plus vite,
Changez d'habit, de train, gagnez un autre gîte.

ARISTON

Que veux-tu ?

CLITANDRE

Que dis-tu ?

LE LAQUAIS (*à Ariston*)

D'un pas délibéré
Esquivez-vous, vous dis-je ; ou vous êtes coffré.

955

CLITANDRE

Ô ciel !

ARISTON

Mes ennemis auraient-ils bien la rage... ?

LE LAQUAIS

Vingt monstres bleus là-bas vous guettent au passage.

ARISTON

Quelle horreur !

960

CLITANDRE

Essayons si l'on peut vous cacher.

ARISTON

Non, mon ami, sans doute on a su l'empêcher.
Croyez qu'on y prend garde, et qu'une vaine fuite
Servirait seulement à noircir ma conduite.
Clitandre, je veux voir à quelle extrémité
Un homme vertueux sera persécuté.
Je connaîtrai du moins quel est mon caractère ;
Je n'étais point bouffi d'un sort assez prospère ;
Et puisque le bonheur ne m'avait point gâté,
Peut-être je saurai souffrir l'adversité.

965

970

CLITANDRE

Je ne vous quitte point ; il faut que je partage
Dans l'horreur des prisons le sort qui vous outrage.

(Il sort.)

LE LAQUAIS *(à part)*

Voilà de sottes gens ! quelle démangeaison
Leur a pris à tous deux d'aller vivre en prison ?

(Il aperçoit Nicodon.)

ARISTON

Je ne le peux souffrir. Autrefois ma fortune
En me favorisant dut nous être commune :
Il faut que mon malheur soit pour moi tout entier.

975

Restez heureux au monde où l'on va m'oublier.
Ah ! vous voici, jeune homme !

SCÈNE III

Ariston, Clitandre, Nicodon.

NICODON *(balbutiant, et les yeux baissés)*

Oui, monsieur, on m'ordonne
De vous donner... Je viens...

980

ARISTON

Qu'est-ce qui vous étonne ?
De quoi rougissez-vous ? pourquoi baisser les yeux ?
N'osez-vous voir en face un homme malheureux ?

NICODON

C'est que l'on m'a, monsieur, chargé de la réponse
De monseigneur Cléon.

985

ARISTON

Voyons ce qu'elle annonce.

NICODON *(donnant la lettre)*

Pardon, monsieur.

ARISTON *(lit)*

« ... Rien ne pourra me désarmer ;
Et mon coeur sait haïr autant qu'il sait aimer. »

990

CLITANDRE

Je reconnais son style en cet aveu sincère ;
 Il ne déguise rien, tel est son caractère.
 Son cœur est inflexible autant que généreux ;
 Juge intègre, ami vif, ennemi dangereux.
 S'il est préoccupé, vous avez tout à craindre.

995

(Il tire un portefeuille de sa poche.)

ARISTON

Je vois de tous côtés combien je suis à plaindre.
 Un de mes grands chagrins c'est qu'étant opprimé,
 Je ne pourrai plus rien pour ceux qui m'ont aimé.
 Voyez-vous ce jeune homme ? Il m'aimait ; il m'inspire
 Plus de compassion que je ne saurais dire.
 Il est sans bien, sans père ; il ferait quelque effort
 Pour percer dans le monde, et corriger le sort.
 C'est un plaisir bien doux d'animer la culture
 D'un champ qu'on croit fertile, et d'aider la nature ;
 Je me fis un devoir de prendre soin de lui,
 Je voulais lui servir et de père et d'appui ;
 Nous lui gardions tous deux une assez bonne place
 Dans cet emploi nouveau ravi par ma disgrâce.
 Sur mes secours encore il a droit de compter,
 C'est une juste dette, il la faut acquitter.

1000

1005

1010

CLITANDRE *(à part)*

Faut-il qu'un tel mérite ait un sort si funeste !

(À Nicodon.)

ARISTON (à Clitandre)

Un seul instant, ami, peut-être ici me reste
Pour vivre encore en homme, et pour faire du bien.
En subissant mon sort, je veux pourvoir au sien.
Approchez-vous, prenez ces billets sur la place ;
Daignez les accepter, et sans me rendre grâce :
C'est de l'argent comptant, il faut vous en servir
Pour un travail utile, et non pour le plaisir.

1015

NICODON

Ah, monsieur !

ARISTON

Achetez les livres nécessaires
Qui puissent de votre âme étendre les lumières.
Songez à vous instruire, et tâchez qu'à la fin
Votre propre vertu fasse votre destin.
Si vous voyez Cléon, si vous voyez Hortense,
Dites-leur, s'il vous plaît, que ma reconnaissance
Survivra dans mon coeur même à leur amitié.
Excepté leurs bienfaits, le reste est oublié.
Adieu ; mes compliments à votre oncle.

1020

1025

NICODON

Ah ! Qu'entends-je ?
À mon oncle ?

1030

ARISTON

À lui-même.

(Il se jette aux pieds d'Ariston.)

NICODON

Ah, Dieu ! Quel homme étrange !
Monsieur... Mon protecteur... Vertueux Ariston !...

ARISTON *(le relevant)*

Eh bien ?

NICODON

Hélas ! À qui faites-vous un tel don ?

1035

ARISTON

À vous que j'aime.

NICODON *(à part)*

Ô ciel ! Qu'ai-je fait, misérable !

ARISTON

Mon fils, quelle douleur à mes yeux vous accable ?

NICODON *(présentant les billets)*

Reprenez...

CLITANDRE *(à Ariston)*

Son coeur parle, et sans nul intérêt
Il s'attendrit pour vous.

1040

(À Nicodon.)

ARISTON (à Clitandre)

Et c'est ce qui me plaît :
D'un coeur noblement né c'est le vrai témoignage.
Tenez, prenez encor ce diamant, ce gage
Du bien qu'avec raison je vous ai destiné.

1045

NICODON (en pleurs)

Hélas ! monsieur, je suis indigne d'être né.
Je vais... Je vais d'ici, la tête la première,
Me jeter, loin de vous, au fond de la rivière.

ARISTON

De sa naïveté mes sens sont pénétrés.

NICODON

Si vous saviez, monsieur...

1050

ARISTON

Pauvre enfant, vous pleurez !

(Il pose tout sur les bras d'Ariston, et s'enfuit.)

NICODON

Je n'en peux plus, monsieur, il faut bien que je pleure ;
Je suis désespéré... Je m'en vais tout à l'heure...
Je vais... Reprenez tout, billets et diamant.
Je suis... Adieu, monsieur !

1055

ARISTON

Mais il est fou vraiment.

CLITANDRE

Pas si fou. Sa douleur, ce refus et ce trouble
Me donnent à penser, et mon soupçon redouble.

ARISTON

Point, point ; les jeunes gens sont tous compatissants,
Leur coeur est tout de feu : c'est le lot des beaux ans.
L'âge endurecit notre âme ; hélas ! l'indifférence
Est le premier effet de notre décadence.

1060

LE LAQUAIS *(qui, en entrant, a entendu les dernières paroles d'Ariston)*

Bon, bon, moralisez ; voici près de ce mur
Des coquins, vieux ou non, dont le coeur est plus dur.

SCÈNE IV

Ariston, Clitandre, Un Exempt, Gardes, Le Laquais.

L'EXEMPT

Avec bien du regret, monsieur, je vous arrête.

1065

ARISTON

Monsieur, à cet assaut ma constance était prête.
Allons.

CLITANDRE (*embrassant Ariston*)

Ah, mon ami !

(*À l'exempt.*)

ARISTON

Je pars, et j'obéis.

Mais seulement, monsieur, me serait-il permis,

1070

Sans déroger en rien à vos ordres sévères,

D'aller, pour un moment, mettre ordre à mes affaires,

Escorté de vos gens, avec vous, sous vos yeux ?

L'EXEMPT

Non, monsieur ; mon ordre est précis et rigoureux.

ARISTON

Si la pitié pouvait toucher un peu votre âme !

1075

Je voudrais embrasser mes enfants et ma femme.

L'EXEMPT

Non, monsieur.

ARISTON

J'ai mon père au bord de son tombeau.

Hélas ! je suis trop sûr que ce malheur nouveau

Suffit pour l'accabler, va lui coûter la vie.

1080

L'EXEMPT

Il faut marcher.

CLITANDRE *(à l'exempt)*

Au moins souffrez donc, je vous prie,
Que j'aie de ce pas instruire et consoler
Ses parents malheureux, si je puis leur parler ;
Et qu'en prison soudain je vienne me remettre
Auprès de mon ami.

1085

L'EXEMPT

Je ne puis le permettre.

CLITANDRE

Avec quel front d'airain et quelle dureté
Ces indignes humains traitent l'humanité !
Quoi ! mon cher Ariston, de vos bras on m'entraîne !

1090

(L'exempt et les gardes emmènent Ariston. Cléon paraît à leur rencontre.)

ARISTON

L'inflexible Cléon m'avait promis sa haine :
Il me tient bien parole. Eh ! qui peut deviner
Où mon sort malheureux se pourra terminer ?
Adieu ! partons.

SCÈNE V

Cléon, Ariston, Clitandre, L'Exempt, Gardes, dans le fond, laquais et diverses personnes de la suite de Cléon.

(À Ariston.)

CLÉON *(à l'exempt et aux gardes)*

Cessez, arrêtez Ah ! de grâce,
Venez, cher Ariston, et que je vous embrasse.

1095

CLITANDRE

Quoi, c'est Cléon !

ARISTON

Qui, vous !

CLITANDRE

Rêvé-je ?

ARISTON *(à Cléon)*

Hélas ! monsieur,
Venez-vous insulter au comble du malheur ?

1100

CLÉON

Non, non : nul n'est ici malheureux que moi-même,
Moi, que l'on a trompé, qui reviens, qui vous aime ;
Moi, qui dans mon erreur ai pu vous outrager,
Qui de moi-même enfin demande à me venger.
Hélas ! je ne pourrai réparer de ma vie
Un trait si détestable et tant de calomnie.

1105

(À Cléon, avec attendrissement.)

ARISTON *(à part)*

Ô ciel ! que tout ceci me touche et me surprend !

Monsieur, qu'avez-vous fait ?

CLÉON

Le crime le plus grand 1110
Que pût se reprocher jamais un homme en place :
D'un homme vertueux j'ai causé la disgrâce,
Je l'ai persécuté. Dans l'erreur affermi,
J'ai fait bien plus encor, j'ai perdu mon ami.

ARISTON

Pourquoi le perdiez-vous ? 1115

CLÉON

Désormais l'imposture
N'osera plus ternir une vertu si pure.
Tout est connu.

CLITANDRE (*à Cléon*)

Monsieur, de grâce, apprenez-nous...

SCÈNE VI

Ariston, Cléon, Hortense, Clitandre, L'Exempt, Gardes dans le fond, suite de Cléon.

HORTENSE

Ariston, grâce au ciel, je viens, aux yeux de tous, 1120
Montrer cette amitié, cette estime épurée
Que l'infâme imposture avait déshonorée.
Hélas ! pardonnez-vous à mon époux, à moi ?

ARISTON

Eh ! puis-je rien comprendre à tout ce que je voi ?
J'ignore absolument quel trouble vous anime,
Quelle était votre erreur, votre soupçon, mon crime,
D'où vient ce prompt retour et ce grand changement.

1125

(Cléon fait entrer Ariston dans un cabinet.)

(À l'exempt.)

(L'exempt lit le nouvel ordre, et le referme.)

CLÉON

Vous allez de la chose être instruit pleinement ;
Et je vais faire voir aux yeux de l'innocence
Quel crime l'attaquait, et quelle est la vengeance.
Mettez-vous là, de grâce, et dans cet entretien
Daignez ne point paraître.
On vient, écoutez bien.
Vous, monsieur, vous savez quel devoir est le vôtre.
Rendez le premier ordre, et recevez cet autre.
Il est signé du nom de notre souverain.
Quand il en sera temps, obéissez soudain.

1130

1135

SCÈNE VII

Les acteurs précédents, Zoïlin.

CLÉON

Çà, monsieur Zoïlin, votre amitié prudente
M'a demandé tantôt cette place importante

Dont le prince honorait Ariston votre ami ;
Vous m'avez bien fait voir comme j'en suis trahi ;
Vous m'avez éclairci sur ses moeurs, sur ses vices :
Je ne puis trop payer ces importants services.

1140

ZOÏLIN

Mes soins, mes sentiments, sont trop récompensés.

CLÉON

Croyez qu'ils le seront ; mais ce n'est point assez.
Vous connaissez, je crois, quel est mon caractère ;
Je suis reconnaissant, mais je suis très sévère.

1145

ZOÏLIN

Ah ! monseigneur, il faut vous en estimer plus.

CLÉON

C'est un devoir sacré de payer les vertus ;
Mais du public aussi l'inflexible service
Exige sans pitié qu'un crime se punisse.

1150

ZOÏLIN

On n'en peut pas douter, c'est la première loi.

CLÉON

Vous le croyez ?

ZOÏLIN

J'en suis convaincu.

CLÉON

Dites-moi, 1155
Comment traiteriez-vous un ingrat dont l'envie
Aurait voulu couvrir son ami d'infamie,
Et qui, jusqu'en ces lieux répandant son poison,
D'un bienfaiteur trop simple eût troublé la maison ;
Qui par d'affreux écrits, non moins plats que coupables, 1160
Eût perdu, sans remords, des hommes estimables ;
Un hypocrite enfin, dont la fausse candeur
Du coeur le plus abject eût caché la noirceur ?

ZOÏLIN *(bas, à part)*

Tout va bien : d'Ariston il veut parler sans doute.

CLÉON

Eh bien, que feriez-vous ? 1165

ZOÏLIN *(à part)*

À bon droit je redoute
Qu'Ariston ne revienne ici me démasquer.

CLÉON

Votre esprit là-dessus craint-il de s'expliquer ?

ZOÏLIN

Je jugerais trop mal ; et puis votre justice
Sait assez bien, sans moi, comme on punit le vice. 1170

CLÉON

Mais répondez.

ZOÏLIN

Le bien de la société
Veut le retranchement d'un membre si gâté.
Peut-être la prison où l'on doit le conduire
Le mettrait hors d'état de penser à nous nuire.

1175

CLÉON

C'est très bien dit. Monsieur, c'est donc là votre avis,
Qu'en un cachot obscur un tel fripon soit mis ?

ZOÏLIN

Hélas ! je suis toujours pour qu'on fasse justice.

(En indiquant Zoïlin.)

CLÉON

Eh bien, moi, je la fais. Gardes, qu'on le saisisse ;
Que ce monstre perfide aille dans la prison
Où son intrigue infâme entraînait Ariston.

1180

ZOÏLIN *(consterné)*

Ah ! pardon, monseigneur !

(Ariston paraît.)

CLÉON

Âme lâche et farouche,
Subis le jugement qu'a prononcé ta bouche ;
Et, pour te mieux punir, revois ton protecteur, 1185
Ton ami, dont l'aspect augmente ta rougeur.

HORTENSE (à Zoïlin)

Votre pauvre neveu, dont votre âme traîtresse
Avait empoisonné l'imprudente jeunesse,
Vient d'avouer, aux pieds de Cléon offensé,
L'ingratitude horrible où vous l'avez forcé. 1190
Nous lui pardonnons tout ; un vrai remords l'anime ;
Son coeur est étonné d'avoir pu faire un crime.

(À l'exempt.)

(On emmène Zoïlin.)

CLÉON

Qu'il parte. Allons, monsieur, hâtez-vous d'obéir.

ARISTON (à Cléon)

Dédaignez son offense, et laissez-vous fléchir.
Faut-il, malgré ses torts, qu'un homme méprisable, 1195
Un homme tel qu'il soit, par moi soit misérable ?
Cléon, vous me verrez demander à genoux
Sa grâce au souverain, si je ne l'ai de vous.
Il a souffert assez puisqu'il connut l'envie ;
Lui-même il s'est couvert de trop d'ignominie. 1200
N'est-il pas bien puni, puisque je suis heureux ?
Ah ! Ce seul châtiment suffit à l'envieux.

CLÉON

Généreux Ariston, vous êtes trop facile.

Mon coeur admire en vous cette vertu tranquille.

Étant homme privé, vous pouvez pardonner ;

1205

Je suis homme public, je le dois condamner.

Un peuple renommé, dont les moeurs sont l'étude,

Fit autrefois des lois contre l'ingratitude :

Je suis ce grand exemple, et je dois vous venger

Des envieux ingrats qu'on ne peut corriger.

1210